

# Neuf Étymologies Basques

---

ANGURRI,A — BEHI,A — CHARDANGO,A — DEUS,A — HORI,A —  
LUR,RA — MENASTA — UR,A — ZAMARIA,A

---

1° ANGURRI,A; «Pastèque» parfois employé dans un sens identique et sous la même forme en Espagnol, constituerait, suivant Diez, un terme d'origine indigène.

Partager cette façon de voir nous semblerait difficile, puisque ce mot se retrouve en Italien, mais sous la forme *Anguria*.

Celle-ci est visiblement à rapprocher du nom de la même plante en grec moderne, lequel serait, d'après M. Kluge, *Angourion*, à côté, paraît-il, d'une autre forme. *Angouri*; «concombre», d'où *Angouri Xudaton* ou *Xidaton* «cornichon», lit.: «concombre vinaigré». Ajoutons, du reste, que ce sens de «concombre» est donné à la plante en question, par une foule de langues européennes. Tel est, par exemple, le cas pour le Hollandais *Agurkje* — Allemand, *Gurke* — Anglais, *Gherkin*; «petit concombre, cornichon — Danois, *Agurke*, qui pourrait bien avoir été pris au Polonais *Ogurke*; «concombre»; Cf. Russe, *Ogurets* — Tchèque *Okurka*. Tous ces termes auraient d'ailleurs, suivant M. Kluge (*Etymologisches wærbuch der deutschen sprachen*) pour origine, le Persan *Ankara* «Pastèque». Il sera passé en Italien avec cette valeur d'où le Basque l'aura reçu. Au contraire, dans les dialectes du Nord et de l'Est de l'Europe, celle de concombre a prévalu.

C'est ce qui ne nous paraît pas aisé à établir. En tout cas, ce n'est pas le Basque, sans doute, qui a été la porter en Italie ou en Grèce. On a tout lieu de penser que c'est par l'intermédiaire de l'Italien que le mot a passé chez les montagnards pyrénéens. A la vérité, il possède en Basque un double *r* final tandis qu'il n'en possédait qu'un seul à l'origine. Nous serions fort tentés de voir là l'exemple d'un phénomène phonétique qui se produit de temps en temps dans ce dernier idiome. Ex.: *Barratta.*, «douve» qui n'est autre chose que notre français «Barathe.» — *Arrano,a*, «Aigle», probablement d'origine germanique; Cf. Anglo-Saxon, *Earn*; Vieux Haut. Allemand, *Arn*; Norrain, *Āern*. — *Charranpiña*, «Rougeole»; Espagnol, *Sarampion*; Portugais, *Sarampo*.

Nous examinerons, dans un autre travail, la question de savoir s'il convient de rapprocher des termes Basque et Italien le vieux Français «Angorie», employé par Eustache Deschamps pour «Ancolie.»

2° BEHI,A, d'après Salaberry et, suivant Larramendi, *Bei,a*, *Beya*; «Vache», ne saurait visiblement, quoi que nous en ayons pensé d'abord, être directement rattaché à l'Espagnol *Buey*, «Bœuf», non plus qu'au vieux Béarnais *Bueu*; Béarnais moderne (dialecte de Bayonne), *Boeu*, *beu*, m. s. Nous ne doutons point toutefois qu'il ne renferme le même élément radical. Comment contesterait-on, en effet, la parenté étroite du mot Basque avec le vieux Béarnais *Boy*, qui est d'espèce bovine et Béarnais moderne *Bohi*, d'où les locutions *Bestiar bohi*, *bestiar boy*; «troupeau de bœufs» ou plutôt «tête de bœuf»; litt.: «bétail de race bovine»? Le *o* de la première syllabe, ainsi qu'il arrive souvent en Basque, s'est transformé en *e*; Cf. *Leku,a*; «lieu, endroit», du latin *locus*; *Mendia* «montagne», de *Mons,ntis*. Suivant que l'on rattachera le terme euskarien au vieux béarnais, ou, ce qui nous semble plus acceptable, au nouveau, il faudra admettre soit que le *h* médial est primitif, soit qu'il a une valeur euphonique, comme dans *Lehoin,a*, «lion»; *Ao,a* ou *Aho,a*, «bouche», sans doute du béarnais *Gaute*. Ajoutons d'ailleurs que le *y* du vieux béarnais aurait fort bien pu devenir *i* entre deux voyelles et, par suite, donner en basque la forme *bei,a* pour un ancien *boy*; citons, à ce propos *bai*, «oui», lequel pourrait n'être autre chose que l'espagnol *vaya*, ou béarnais (dialecte de Bayonne), *baye*, «passe, soit». De ce que le nom de la vache aurait été pris par le Basque au parler du Béarn, nous n'en concluerons nullement que les Euskariens aient dû à leurs voisins du Nord, à une époque relativement moderne, l'usage des animaux domestiques. Nous y voyons seulement une preuve nouvelle des emprunts sans nombre faits par le Basque aux dialectes Néo-latins et qui, bien souvent, ont dû amener la disparition de vieux termes indigènes ou, tout au moins, fort archaïques. Les habitants des vallées

Pyrénéennes n'ont pas eu, après tout, besoin d'un grand effort d'imagination pour reconnaître que la vache appartenait bien à l'espèce bovine.

3° CHARDANGO, A, «lévrier», n'est, visiblement, au fond, qu'une épithète et équivaut à quelque chose comme «l'animal de la Cerdagne», la *Cerdaña* des Espagnols. C'était une région qui s'étendait, à la fois, en France et en Espagne, puisqu'elle comprenait, à la fois, une partie de la Catalogne et du Roussillon.

Le dissyllabe initial du mot basque contient d'abord le nom de la province dont nous venons de parler. Le *ch* du commencement représente un ancien *c* doux ou *s*, comme dans *Choil, a*, «seul», du latin *Solus*; *Chichel, a*, «ciseaux, du vieux français *Cisel*; *Chardin, a* ou *Char-diña*, «sardine», etc., etc.,

D'autre part, le *e* primitif de la première syllabe sera devenu ici un *a*, ainsi qu'il l'a fait, par exemple, dans *Azur, ra* ou *Ezur, ra*, «os»; *Gazur, ra* ou *Gezu, ra*, «mensonge»; *Barri, a* ou *Berri, a*, «nouveau». Rappelons-nous, enfin, que le *ñ* d'une syllabe radicale finale est sujette à devenir *n* en Basque; Cf *Garano, a*, «étalon», de l'Espagnol *Ga, rañon*; *Gaztain, a*, «châtaigne», de l'Espagnol *Castaña*.

Reste maintenant la postposition *go*, signe du prolatif, comme par exemple dans *Lenengo, a* «premier», forme redondante de *Lenen, a*, (même sens). Ce *go* constitue un adoucissement d'un ancien *ko*, la mutation du *k* en *g* se trouvant motivée par le *n* qui précède; Cf. *Alako, a* et *Alango, a*, «tel». Ajoutons qu'au besoin ce *ko* se prend avec une valeur ethnique. Nous trouvons, par exemple, dans le pseudo-chant de Lelo, *Erromako Arrautzak*, «Les ennemis Romains, les étrangers de Rome».

Qu'on ne s'étonne pas d'ailleurs, de cette application d'un nom de pays à une variété animale. Cela est sensible surtout en ce qui concerne l'espèce canine. Ainsi nous nous servons des expressions «un Danois, un Terre-neuve, un molosse», pour désigner diverses races de chiens. Le même procédé s'applique également, du reste, à d'autres catégories animales. Citons, par exemple, un Percheron pour un cheval de la race spéciale au Perche. Le latin dit encore *Astur* dans le double sens de «Asturien» et d'«Autour», sorte d'oiseau fréquent en ce pays. C'est même de là que vient le mot, français, etc., etc.

4° DEUS serait synonyme de «Rien», d'après Larramendi, M. Ghèze et Salaberry. C'est ce qui avait décidé le prince Louis-Lucien Bonaparte à voir dans ce mot le latin *Deus*, «Dieu». Est-ce que le Bon Dieu n'est pas partout? Les locutions *Deus ez da*, *Ezta deusik*, «il n'y a rien» seraient donc l'équivalent de «il n'y a absolument rien», puisque Dieu lui-même ne s'y trouve pas présent.

Une telle explication peut paraître ingénieuse. Nous la croyons diffi-

cilement acceptable. Que l'on nous cite, dans n'importe quel autre idiome, l'exemple d'une pareille métaphore? En effet, dans la croyance populaire, lorsqu'un vide se produit, c'est bien plutôt le diable que le Bon Dieu qui vient le remplir. De là notre expression: «loger le diable dans sa bourse», c'est-à-dire de n'y rien loger du tout. Le savant folkloriste, M. Rolland, rattache à cette donnée l'usage de casser la coquille de l'œuf que l'on vient de manger. Il ne s'agit pas ici, comme l'on dit d'ordinaire, de l'empêcher de rouler, mais bien d'empêcher le malin esprit de s'y introduire.

Somme toute, *Deus* ne constitue qu'une altération du *Deguns*, *degus* «nul, aucun», du vieux Provençal; *Degun*, *Dengun*, *digun*, du Provençal moderne; *Degu*, *degun*, du Béarnais. Le g médial sera tombé comme il arrive assez souvent en Basque; Cf. *Nagusi,a*, et *Nausi,a*, «Maître, Seigneur»; *Barur,a*, «Jeûne», de l'Espagnol *Magro*. Ajoutons que le d initial de *Degum*, *degun* représente incontestablement un n plus ancien. C'est ce que démontrent *Negus*, *neugun*, *negun* à rapprocher de l'Espagnol *Ninguno* où M. Honorat retrouve une contraction du latin *Neque unus*. De l'idée de «nul, aucun» à celle de «rien», la transition semble d'ailleurs aisée.

S'étonnera-t-on de l'emploi de l'adverbe *Ez* «non» avec *Deus*, qui déjà possède une valeur négative? N'en est-il pas de même en français, par exemple dans la locution «nul n'est venu» où la négation se trouve répétée.

On remarquera l'emploi assez étrange, à première vue, de *Deus* accompagné de l'article final, comme synonyme du latin *negotium*; Exemple; *Ene deusak*, «mes affaires», litt., «mes riens». Cela est-il plus surprenant que l'existence du phénomène inverse en Français, comme lorsque nous disons par exemple «personne» au sens de «pas un» «point», particule et négation, du latin «Punctum?»

5° *HORI,A*: «Jaune», n'a, sans doute, bien que nous ayons un instant été tenté de l'admettre, rien à démêler avec *Urhe,a*, «or». Reconnaissons-y plutôt un emprunt du Celtique; Cf. Irlandais *Ur*, «vert». Gallois, *Ir*, «vert, florissant, jeune», d'un ancien Gaulois hypothétique *Uro-s*, «vert». On sait que la confusion est fréquente entre les termes signifiant «jaune» et «vert». Le Sanskrit *Hári*, *háríta*, par exemple, aurait le double ou plutôt le triple sens de «jaune, jaunâtre» et «verdâtre». Ce serait le Latin *Flavus*, «jaune, blond», que nous retrouverions dans le Grec *Chlôe*, «vert, verteur»; Cf., à ce sujet, M.O. Schrader, *Sprachvergleichung und urgeschichte* (livre II, chap. III, p. 168; Iéna, 1890).

Le o final de *Uro-s* sera devenu *i* en Basque, Cf. *Gorosti,a*, «houx»; litt.: «feuille élevée, dressée», de *Gora*, «en haut», et *Osto,a*, «feuille».

Quant au changement de *u* initial en *o*, voyez *Untzi,a* et *Ontzi,a.*, «vase, vaisseau, plat, navire».

Quant au *h* initial prosthétique, on le signalera, par exemple, dans *Harma*, «arme»; *Andi,a* et *Handi,a*, «grand»; *Hugun,a*, «écume», ainsi que dans *Ura* ou *hura*, «eau».

6° LUR,RA, «terre», a déjà été rapproché par le docte père de Fita, du Celtique; Cf. Irlandais, *Lár*, «seuil, sol; Gallois, *LLawr*, «sol, fonds de terre, aire»; Vieux Cornique, *Lor*, «pavé, pavage, sol»; Moyen Cornique, *Ler, lear*, m.s.; Vieux Breton, *Laur*, «sol»; Breton (dialecte de Léon), *Leur*, «aire à battre le blé, tablier d'un pont, sol d'une maison». Cela nous ramène à un vieux Gaulois *Láro-s*, «seuil, sol», pour une forme Pré-Celtique *Pláros*; Cf. Allemand, *Flur*, «seuil»; Anglais, *Floor*, et qui contient d'ailleurs le même élément radical que nous retrouvons dans le Latin *Planus*. De l'idée de surface aplanie, de sol, on a pu facilement passer à celle de Terre, en général.

7° MENASTA, «métal, minéral», est formé d'un suffixe *sta*, équivalent à «garni de, muni de», et que l'on rencontre, par exemple, dans *Urhesta*, «doré»; de *Urhe*, «or»; *Zilharsta*, «argenté»; de *Zilhar*, «argent»; *Ezkosta*, «garni de cire»; de *Ezko,a*, «cire», ainsi que d'un élément *Men,mena*. Nous avons été tentés d'abord d'y voir le latin et espagnol *Vena*, «veine», le *v* étant parfois sujet à devenir *m* en Basque; Cf. *Mahats,a*, «raisin», litt. «qui est comme une baie», le *ts* ou *x* final indiquent similitude, comparaison, et l'Espagnol *Va,ya*, «baie».

*Menasta* aurait donc répondu litt. à «pourvu de veines», et, par suite, «se présentant sous forme de veines». N'est-ce, pas, en effet, le cas le plus fréquent pour la plupart des métaux? Toutefois, la présence du terme français «mine», au sens de «dépôt de substances métalliques», Vieux Provençal *mena*, *mina.*, m.s., Espagnol et Italien *mina*, nous a obligé de changer d'avis. Nous nous sommes donc rangés de l'avis de Darmesteter, lequel admet pour ces mots une origine Celtique. On a, en effet, en Breton, *Men* au sens de «pierre, minéral, noyau de fruit»; Gallois, *Maen*, «pierre, rocher»; Cornique, *Men*, m. s. Ces termes supposent forcément un vieux Gaulois *Maini-s*, «pierre», et dont M. Whitley-Stokes rapprocha le Latin *Mania*, «muraille», ainsi que le verbe *Munire*, dont le sens primitif a dû être celui de «fortifier d'une enceinte de pierres, protéger par un mur en pierres». On pourrait se demander. si le mot Basque a été pris au Gaulois par intermédiaire des dialectes Néo-Latins ou bien directement. Répondre à la question d'une façon trop positive semblerait difficile. Ce dont on ne saurait douter, en tout cas, c'est que *Menasta* contient le même élément radical que *Me,a* ou *Mi,a*, «mine, minerai», lequel est, sans conteste, pour une forme

plus ancienne *Men,a*; *Min,a*. Le *n* final est, comme l'on sait, sujet à tomber en Basque; Cf. Gereño,a, «étalon», de l'Espagnol *Garañon*; *Arrai,a*, Cf. *Arrain,a*, «poisson». En tout cas, ce que l'on ne contestera pas, c'est la valeur littérale de «muni de filons, de veines métalliques», à attribuer au terme *Menasta*.

8° UR,A ou HURA «eau» ne saurait être rapproché du Bas-Breton *Dour*, «eau». Sans doute le *d* initial est sujet à tomber en Basque; Cf. *Ichpicho,a*, «pari, gageure», de l'Espagnol *Despecho*, «dépît»; *Ichkarduka*, «contestation», litt., «eu discorde, ce qui résulte d'un défaut d'entente», mais n'oublions pas que la forme Gauloise pour «eau», et d'où dérive celle du Bas-Breton, était *Dubro-n*. Supposer une parenté entre ce terme et le mot Basque correspondant, ne serait-il pas singulièrement téméraire? Ce n'est pas à dire que nous ne soyons tout disposés à reconnaître à *Ura*, une origine Cellique. Notons qu'à côté de ce terme, nous rencontrons toute une série de composés où le *r* est remplacé par un *g*; Cf. *Ugotcho,a*; «brochet», litt. «loup d'eau, loup aquatique»; *Ugaste,a*, «source», litt., «commencement de l'eau»; de *Aste,a* ou *Haste,a*, «Initium, principium»; *Ugalde*, litt., «auprès de l'eau, dans le voisinage des eaux»; Cf. *Alde*, «autour, auprès, voisinage», nom d'une célèbre cantatrice Basque qui vivait vers le milieu du siècle dernier. Cette double formalion en *g* et en *r* ne s'explique que par l'hypothèse d'un ancien *Ugra*, «eau». Mais ne constitue-t-il pas visiblement un dérivé du Gaulois *Ugro-s*, «froid, humide»? Cf. Grec, *Hygros*, «humide», ainsi que l'Irlandais *Uaran*, «source». S'étonnera-t-on que le Basque ait emprunté au parler des Celtes, un nom aussi usuel que celui de l'eau? Mais est-ce que le Turc de Constantinople n'a pas abandonné le vieux mot Tartare *Ot*, «feu», pour le remplacer par le Persan *Atesch*? Et cependant l'Osmanli ne constitue pas un idiome tout à fait aussi mélangé que le Basque.

9° ZASIARI,A, «cheval» et, spécialement, «cheval de trait», par opposition au cheval de selle qui se dit *Zaldi,a*, n'est autre chose que le Bas-Latin *Sagmarius*, «bête de somme, de bât», d'où *Sagmarius equus*, employé par Lamprude au sens de «cheval de somme». Ce *Sagmarius*, à son tour, vient du grec *Sagmarios*, «concernant le bât, la selle», et a pour racine première *Sagma*, «selle, bât, panneaux». *Sagmarion hypozygion*, est le correspondant grec de *Sagmarius equus*.

Cf. d'ailleurs, le vieux Béarnais *Saumée*, *Saumer*, «cheval de somme», et Béarnais moderne, *Saume*, m. s., ainsi que *Saume*, «ânesse», aussi bien que les diminutifs *Saumat*, «ânon»; *Saumcrd*, «ânon qui tette», et *Saumarde*, «jeune ânesse». Pour la chute du *g* médial devant *r*, v. *Ura*, «eau», ainsi que *Baru,a*, «jeûne», lequel n'est autre chose en réalité

que l'Espagnol *Magro* «maigre», tous les jours de jeûne étant des jours d'abstinence.

D'ailleurs, pour la mutation du *m* initial en *b*, voy. *Bukanasa.*, «mouchoir», qui n'est autre chose que le Marnais *Mouque-naz*, litt., «mouche-nez».

C<sup>te</sup> DE CHARENCEY.

